



JE GARDE LE CHIEN d'après JOURNAL D'UNE CRÉATION DU 6 AU 26 JUILLET relâche 12 et 19

une performance de et avec **CLAIRE DITERZI** LA MANUFACTURE

collaboration artistique FRED HOCKÉ RUE DES ÉCOLES À 11500 d'auvergne 13

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE



À LA MANUFACTURE

• *Je garde le chien* d'après *Journal de création*, de Claire Diterzi.
Ci-dessous, avant sa performance, l'artiste observe les spectateurs qui patientent dans la cour de la Manufacture. Un petit rituel pour faire baisser la tension.





12 juillet 2017

LA GRANDE TABLE

Olivia Gesbert

Une échappée belle en live avec l'insoumise, de « Tableau de chasse » en 2008 et du « Salon des refusés » en 2013 - fruit de son passage à La Maison Medecis, qui continue à jouer la fusion de la musique et du théâtre, des mots, des notes et des émotions.

Claire Diterzi est en live sur France Culture et a capella avec ce premier extrait de son spectacle « Je garde le chien » d'après « Le Journal d'une création » tous les jours à 11h30 à La Manufacture.

Un spectacle qui évoque la création de son dernier album « 69 battements par minutes ». Une réflexion sur l'art, en chansons, en images, en notes, en croquis, nourris par son histoire d'enfant du rock, de sa passion pour la peinture, de ses collaborations avec le chorégraphe Philippe Decouflé, le metteur en scène Martial di Fonzo Bo et de textes essentiellement de l'auteur hispano-argentin Rodrigo Garcia.

Une forme de plaidoyer pour la chanson contemporaine.

- Interview de Claire Diterzi

Podcast

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-dete/festival-davignon-35-generation-crise>

TouteLa Culture

Claire Diterzi se raconte à La Manufacture

« **69 battements par minute** » est un album de Claire Diterzi. C'est également, depuis 2015, un spectacle présenté durant le festival Off d'Avignon, à la Manufacture, dans une forme modifiée par rapport à sa création au Monfort. Son titre délicieux en est « **Je garde le chien** » d'après « **Journal d'une création** ».

Claire Diterzi, ancienne pensionnaire de la Villa Médicis, est une formidable auteure et chanteuse. Celle qui incarnait « Rosa la Rouge » en 2010 au Théâtre du Rond-Point aime se mettre en danger. Et quoi de plus dangereux que le Off d'Avignon ? Voici la si belle Claire face à elle-même, prête à nous raconter le dessous des cartes.

L'idée de la pièce résonne avec la programmation du Festival d'Avignon qui propose de nombreuses réflexions autour de l'identité de l'acteur. C'est par exemple le cas de « Sopro » et du « Sujet des Sujets ».

Elle a donc, au moment où elle pensait et écrivait l'album « *69 battements par minute* », tenu un carnet de bord, un « Journal ». L'objet est une oeuvre d'art en soit, par ailleurs publiée chez « Je garde le chien », la compagnie de Claire Diterzi.

Alors qu'est-ce qui se cache derrière une chanson ? Si vous saviez... du très léger, comme une image de chien sans queue sur le bitume, et du lourd, comme un amant qui pendant deux ans ne vous touche pas.

Claire Diterzi est adorable et touchante, elle navigue entre chanson et texte. Elle affirme son goût pour le contemporain en égrainant les titres géniaux des bouquins de Rodrigo Garcia, tel « *Et balancez mes cendres sur Mickey* » et en les croisant avec sa vie très très perso, entre un gros connard de père et une psy qui la sort de l'eau. **Amélie Blaustein Niddam**

10 juillet 2017

radio Pink

Avignon off : nos coups de coeur

Focus sur La Manufacture

Au gré des saisons, La Manufacture continue de s'imposer comme l'un des lieux de créations incontournable du OFF (...)

(...) Plus léger, le journal intime de la chanteuse Claire Diterzi : **Je garde le chien**. Pour ceux qui ne la connaîtraient pas, Claire Diterzi est une artiste à mi-chemin entre Christine and The Queens, les Brigitte et Valérie Lemerrier pour son côté décalé.

Ce spectacle est l'occasion pour elle de nous lire des extraits de carnet rédigé pendant l'élaboration de son album **69 battements par minutes**, bonne introduction à son univers artistique réjouissant.

Celle qui se décrit comme *trop virile pour écrire des chansons d'amour* nous régale de son regard plein de dérision, de ses photos de papiers peints inattendus, de sa collections de T-shirts Johnny Hallyday ou encore de quelques chansons interprétées au ukulélé comme « Je suis un pédé refoulé » que l'on vous laisse découvrir.

Juillet 2017

UN CHIEN DANS UN JE DE FILLES !

(...) En allant voir « Je garde le chien, d'après Journal d'une création », à 11h30 à La Manufacture (lieu « capteur de nouveautés » qui, comme dab, fait montre d'une programmation pointue et innovante autour des écritures contemporaines), j'ai retrouvé une Claire Diterzi déterminée et au meilleur de sa forme. On connaît depuis longtemps l'originalité et la volonté de la tourangelle d'aller creuser des micro-sillons en dehors des champs cultivés par la « chanson française ». Et depuis les années 90, on peut dire qu'elle en a semé des grains de beauté et de fantaisie dans le pays sage de la musique parlée ! Au point de faire pousser de drôles de belles plantes, que les spécialistes de la spécialité ont bien du mal à faire rentrer dans les jardins à la française prévus à cet effet.

D'ailleurs, dès le début de cette « performance » (j'ai longtemps hésité sur le mot idoine à poser ici) qu'est Je garde le chien, elle précise explicitement ce qu'elle recherche dans son travail : « J'aimerais faire de la chanson contemporaine. Comme j'aime le théâtre contemporain. Et la danse contemporaine. Mais, ça n'existe pas. Quand on sort des clous avec une chanson, on est illégitime, voire prétentieux. Pour les gens, une chanson doit répondre à des critères sentencieux qui les rassurent par leur familiarité. Elle doit être codée avant sa naissance pour correspondre à des coordonnées ancrées depuis 1806 dans leur base de données. Et ce n'est pas trop ça que j'attends de l'art. » Voilà qui devrait donner du grain à moudre à une frange non négligeable du lectorat de *NosEnchanteurs*...

Et Je garde le chien n'échappe pas aux velléités iconoclastes de cette « moi, sonneuse, battante ». Mais, ce qui est clair et nous éclaire, c'est que Claire ne cherche pas à nous entraîner dans ses positions affirmées et dans ses révoltes : nul prosélytisme là-dedans. Juste une femme qui, se racontant, pose posément les grandes étapes et anecdotes de sa vie avec un naturel confondant, terme pris là au pied de l'être. Car la performeuse m'a littéralement fait fondre avec elle, au fil de ce qu'elle nous livrait (pour s'en délivrer ?).

Le procédé de « re-présentation » choisi est celui d'une lecture augmentée. Ce qui signifie que l'artiste a choisi le fil conducteur de sa vie pour nous entraîner dans les méandres d'une existence comme les autres (mais qui revêt tout de même le caractère exceptionnel d'une véritable œuvre créative). Et pour ce faire, Claire Diterzi se réfère à un spectacle musical qu'elle avait monté en 2015 avec le dramaturge argentin Rodrigo Garcia, à partir des textes de celui-ci, auxquels Claire avait apporté l'expérience de son existence, et intitulé 69 battements par minute. C'est donc ce texte qui constitue la trame narrative de « Je garde le chien ». Et en fait une sorte d'autobiographie à cœur ouvert qui pulse avec la vitalité d'une femme délivrée des contraintes du carriérisme et des courbettes à faire en direction de ceux qui sont en place (il y a deux ans, elle a dit « merde » aux producteurs qui ne lui donnaient pas les moyens d'exercer sa créativité en toute liberté).

Je disais donc qu'il s'agit d'une lecture. Mais pas que... En effet, des images vidéo-projetées, des paroles sur bande son et quelques chansons où elle s'accompagne d'un ukulélé font de cette performance de La Diterzi un spectacle complet, mais dépourvu de tout artifice. Ici, c'est la simplicité qui règne. Comme le ton adopté par l'artiste, qui fait ici montre d'une humilité rare, en se racontant sans pathos ni affect, ni affectation, dans la vérité d'une lumière crue. Et je n'ai pas du tout envie de rentrer dans le fond du spectacle en en disséquant le contenu et le propos. Car son fil conducteur étant une vie ponctuée de grandes histoires et de petites anecdotes, on pourrait y prêter de l'intérêt ou non (ceci étant dit, quand on a vécu certaines des périodes citées, il y a de quoi s'y retrouver et kiffer sa race : ah, le fan de Johnny à qui elle achète ses t-shirts sur Le Bon Coin... et les papiers peints de nos chambres des années 70 !).

Non, ce qui, selon moi, fait la beauté de cette proposition, c'est que, avec sa façon d'être -naturelle, fonceuse, sans tabou apparent, posant les choses à la place qui lui semble être juste- Claire Diterzi fait montre de franchise, d'indépendance, d'irrévérence, de volonté et de hardiesse. Et la chanson éponyme de son spectacle, « 69 battements par minute » raconte bien tout ça : « Soixante-neuf / Battements par minute / Donnons la danse / Au tempo de mon cœur / À pied d'œuvre / Je vais droit au but / Ainsi, j'avance / Au rythme de mon cœur » Et celle que son père appelait Clairon (et qui affirme elle-même être un vrai mec) assume avec l'assurance d'une conviction chevillée au corps qu'elle est bel et bien une femme d'aujourd'hui, qui place sa liberté au-dessus de toute autre considération. Et je crois bien que, bien qu'il y en ait une foultitude d'autres, c'est pour cette principale raison que je l'aime. **Franck Halimi**

Elle a du chien !

Auteure entre autres du jouissif et luxuriant *Tableau de chasse* (2008) et de l'épique *69 battements par minutes* (2015), l'auteure-compositrice-interprète-guitariste Claire Diterzi a parfaitement résumé l'ambiance qui règne au Festival.

La voici dans une petite salle accueillante à La Manufacture. Face public, elle est simplement entourée d'une malle emplies de quelques souvenirs, d'un micro sur pied, d'un ordinateur, d'un vidéoprojecteur et d'un écran. Elle n'est pas venue pour faire ce qu'elle sait faire à merveille – un concert – mais ce vers quoi elle aspire : sortir des sentiers battus et des catégories, se faire accepter des théâtres – mais ce n'est pas gagné (voir les remous médiatiques qu'avait provoqués sa résidence à la Villa Médicis en 2010). Il y a de l'« art contemporain », de la « danse contemporaine », du « théâtre contemporain », de la « musique contemporaine », de la « littérature contemporaine », etc. : alors pourquoi pas de la « chanson contemporaine » ?, s'étonne-t-elle. Sur une autre planète, Bob Dylan a bien eu le Nobel de littérature, ajouterais-je, avec son lot de polémiques aussi !

En moins d'une heure, dans une forme d'adresse et d'exposition sans prétention ni assurance, proche de ce que tente plus gravement son ami Mohammed El Khatib de son côté (*Finir en beauté : pièce en un acte de décès* en 2015), elle arpente des pans de sa vie que peuvent recouper des trajectoires communes : père d'origine kabyle, enfance dans une cité HLM, berger allemand maltraité par les voisins, disques vinyles de la mère, roustes périodiques, rencontres, séparations, maternités... Quand un critique de *Télérama* lui reproche d'être trop « virile » pour composer des « chansons d'amour », Claire Diterzi répond ainsi : « Je suis un pédé refoulé / Oui j'aime les hommes / Rien que de l'avouer j'en frissonne / Le fait est que j'ai remarqué / Que je sécrétais / De la testostérone / En quantité / Ce qui fait de moi / Un pédé à contre-emploi / Un pédé refoulé. » (Extrait de « Je suis un

pédé refoulé », *69 battements par minute*)
Quand elle décide de se passer des majors de l'industrie musicale, Claire Diterzi, qui n'y connaît rien, mais avec l'aide d'une comptable patiente, y va de son propre label. Quand personne ne veut se risquer à la produire dans des théâtres, rebelote avec cette boîte de production basée à Barbès : « Je garde le chien » – hommage au chien de garde de ses anciens voisins... Elle invente les conditions de son indépendance et de sa reconnaissance et c'est plutôt rare. Lorsqu'elle noue un compagnonnage artistique avec Rodrigo García, c'est après avoir découvert chez son ex sur la couverture bleue des Solitaires Intempestifs certains titres dont seul García détient le secret : *Goya (je préfère que ce soit Goya qui m'empêche de fermer l'œil plutôt que n'importe quel enfoiré)*, *Fallait rester chez vous, têtes de nœud*, *After sun* suivi de *L'avantage avec les animaux c'est qu'ils t'aiment sans poser de questions*, *L'Histoire de Ronald le clown de chez Mc Donald's* suivi de *J'ai acheté une pelle à Ikea pour creuser ma tombe*, *C'est comme ça et me faites pas chier...* Le nouveau projet de Claire Diterzi s'inspire aussi d'une découverte : sa lecture du *Baron perché* (1957) d'Italo Calvino – histoire d'un jeune aristocrate qui un beau jour grimpe dans un arbre et n'en redescend plus.

Son indépendance et ses attachements, son énergie et son humour, deviennent rapidement contagieux. Il faut l'entendre exécuter *Les Quatre Saisons* de Vivaldi sur son minuscule Ukulélé. Mais en attendant de voir sa prochaine « performance », on peut réécouter ses albums. Bref, c'est quelqu'un de chouette, sans étiquette ni genre, et elle fait bien ce qui lui chante.

Jérémie Marjorel



Claire Diterzi garde le chien

Adaptation scénique de son journal de travail, **Je garde le chien** offre au public la possibilité d'entrer dans l'univers barré de Claire Diterzi l'espace d'une heure. Son air faussement pincé lui permet de jouer d'un second degré absolument hilarant, qui fait de toutes ses anecdotes journalières un moment de partage croustillant et inratable.

Entre deux compositions, Claire Diterzi prend un temps pour écrire, ça peut porter sur tout, des choses les plus importantes aux petites remarques anodines qui ont pu la faire rire. C'est un peu une pause entre deux spectacles, **69 battements par minute**, et sa prochaine création qui s'arrêtera un temps au Centquatre à la saison prochaine. Du pictogramme de chien tronqué en bas de l'immeuble à l'imprimé phallique en passant par ses déboires amoureux et sa supposée virilité, rien n'est épargné, surtout pas elle-même.

Ni un spectacle à thèse, ni l'un de ceux dont on doit retenir une trame narrative fixe, juste le plaisir d'être ensemble et d'entendre les chansons empreintes de cette poésie décalée de Claire Diterzi émaillées de ses histoires de travail toutes plus savoureuses les unes que les autres.

Ukulele électrique en main, scébo kitsch à souhait, **Je garde le chien** ravira les amateurs de parenthèses burlesques comme autant d'excuses pour partager un moment avec cette ancienne pensionnaire de la Villa Médicis virtuose un peu tarée, mais juste comme il faut.

Bertrand Brie

Jusqu'au 30 juillet à la Manufacture, tous les jours à 11h30

15 juillet 2017



Madin'Art

Critiques Culturelles de Martinique

Seule sur le plateau, entourée d'objets fonctionnels, un écran en fond de scène, sur le devant, une colonne de bois qui soutient un ordinateur, au fond un poste radiocassette, amplis, baffles et en front de scène une statue de berger allemand en porcelaine. L'ambiance est en place. L'actrice arrive. Elle commence pas une chanson *a cappella* : *69 battements par minute*. « J'avance au rythme de mon cœur », chante-t-elle. Claire Diterzi vient partager avec le public le journal de bord de sa dernière création *69 battements par minute*, celle qu'elle a présentée aux Bouffes du Nord en 2015, et qu'elle a tournée depuis dans sa version concert. Car l'actrice est aussi et avant tout chanteuse-guitariste : elle a fondé le groupe rock « Forquette-Mi-Notte » mais elle a aussi étudié le chant lyrique.

Compositrice, metteuse en scène, elle possède tous les arts du spectacle. Mais tout ce talent ne la dispense pas d'être en outre follement drôle.

Son journal de bord est l'occasion d'un retour en arrière sur son enfance et ses débuts artistiques : elle a aimé le roman contemporain, le théâtre contemporain, la musique contemporaine : « Je voulais faire de la chanson contemporaine, mais ça n'existe pas ».

Le journal commence en janvier 2014 ; il commence par une série de souvenirs d'enfance dans la zone HLM de Touraine où elle a grandi. Les Bergers allemands et Johnny Halliday font partie du décor. Les voici sur scène, leur image imprimée sur des T-shirts. Elle se souvient de ce qu'elle entendait à la maison, Linda Ronstadt, Coluche, Brassens. La vie de l'immeuble tourne autour des chiens : « Il y a des gens qui font des gosses parce qu'ils ne peuvent pas avoir de chiens ». Elle se souvient des torgnoles, des raclées. Le ton est donné : de la satire la plus féroce à l'humour le plus décapant. Un jour, un journaliste lui a dit qu'elle était trop virile pour écrire des chansons d'amour. Alors, elle en a fait une ; elle l'a intitulée « Je suis un pédé refoulé » : comme on s'y attend, les vers sont poétiques : « Je secrète de la testostérone en quantité », « je suis un pédé à contre-emploi ».

Le dimanche, Dieu leur rendait visite dans leur HLM. Elle allait au catéchisme où elle aimait surtout chanter « Berger de Dieu, réveille-nous ». Elle évoque le foyer, la déco, le papier peint du salon. Depuis, elle

rêve de composer un papier peint qui ferait alterner des motifs de bite et de rouleaux de papier toilette. Tout est à l'avenant, cru, féroce, réjouissant. C'est l'anti-Proust, et l'anti-Pérec : plus sordide que son enfance, c'est dur à imaginer, mais pas impossible.

C'est la revanche d'une femme qui ose un esprit réputé exclusivement masculin. Ainsi, elle nous confesse qu'un jour, elle est tombée amoureuse d'un homme impuissant. Pour lui, elle a écrit une chanson d'amour qu'elle a intitulée « Nature morte » : « Je prie la sainte verge mais elle ne bouge pas ». Elle a un point de vue sur la féminité qui ravirait Virginie Despentes !

Le tout sur fond d'image vidéo de toilettage d'un caniche. L'ironie est son arme principale. Ainsi les paroles de ses chansons sont l'antithèse de sa magnifique voix de soprano. Le sérieux de son travail et de sa formation s'effacent devant l'impertinence, la drôlerie et l'acuité de son propos. Et pour se consoler d'un amour déçu, elle joue les *quatre saisons* de Vivaldi au ukulélé. « Je ne chante pas, j'aboie » dit-elle, ce qui boucle sur son obsession enfantine : l'omniprésence des chiens.

Son spectacle nous a mis de bonne humeur pour toute la journée.

Michèle Bigot

LA MANUFACTURE
CLAIRE DITERZI

JE GARDE LE CHIEN

L'histoire de la création d'un album inspiré des textes de Rodrigo Garcia qui tourne au récit intime et politique. Voici l'étrange objet d'une artiste chanteuse qui aime jouer avec les marges : Claire Diterzi.

En quoi consiste ce spectacle ?

Claire Diterzi : *Je garde le chien* est alimenté par le journal de la création de 69 battements par minute, mon précédent album. Il y a quelques années, j'avais envie de travailler avec Rodrigo Garcia, parce que pour moi au théâtre, ça a vraiment été la

la figure du chien dans les textes de Rodrigo Garcia, qui est complètement hilarante.

Pour vous, ce spectacle marque-t-il aussi un changement de statut ?

C. D. : Absolument, ce n'est pas seulement la chanteuse qui s'exprime ici. En fait, ça fait

© U.R.



© Micky Clément

**“UN JOURNAL TRÈS CRU
QUI REVIENT SUR MON
ENFANCE, MA FÉMINITÉ,
MA SURMASCULINITÉ...”**

CLAIRE DITERZI

“grosse claque dans la gueule”. Il a accepté que j'emprunte ses mots et que j'y mêle les miens pour créer mon album. Et parallèlement, j'ai tenu un journal, avec des écrits et des dessins, une sorte de journal de bord de création qui est devenu un journal intime. Ce sont ces mots, ces dessins, ainsi que trois chansons de l'album qui fourniront la matière principale de ce spectacle. Le tout a été monté avec le regard extérieur de Fred Hocké qui est aussi le cerveau scénique de Mohamed El Khatib.

En quoi passe-t-on dans l'intime ?

C. D. : Je me demande pourquoi les textes de Rodrigo Garcia me parlent tant. Ça donne un journal très cru qui revient sur mon enfance, ma féminité, ma surmasculinité, mes relations amoureuses..., et la cité où j'ai grandi avec ses bergers allemands. Le titre du spectacle, qui est aussi le nom de ma compagnie, renvoie à

trente ans que je fais ce métier de chanteuse et j'en ai assez d'être toujours la cinquième roue du carrosse à la merci d'un label et d'un producteur qui, à chaque nouvel album et à chaque nouvelle tournée, essayent de gagner plus d'argent. J'ai donc eu envie de créer une nouvelle case et je suis allée au Ministère pour créer ma compagnie de théâtre musical dont c'est ici le premier opus.

Résultat ?

C. D. : Comme j'ai pas mal roulé ma bosse, ils m'ont conventionnée trois ans. Et puis c'est une nouvelle case aussi pour eux et ça les intéresse. Je sais que l'inconfort et le désordre peuvent être propices à la création, mais l'encadrement que l'État peut apporter au théâtre pour la création contemporaine manque dans la chanson. Il y a pas mal d'artistes géniaux en France qui sont en train d'en crever.

Propos recueillis par Éric Demey

AVIGNON OFF. La Manufacture, 2 rue des Ecoles.
Du 6 au 26 juillet, à 11h30, relâche les 12 et 19.
Tél. 04 90 85 12 71

Réagissez sur www.journal-laterrasse.fr



l'actualité du spectacle vivant

Je garde le chien de Claire Diterzi

Depuis sa présentation aux Bouffes du Nord en février 2015, la dernière création hybride de Claire Diterzi, *69 Battements par minute*, a écumé les scènes dans sa version concert. L'insubordonnée poursuit sa démarche seule au plateau, en dévoilant aujourd'hui le journal de bord, témoin désopilant de la gestation de ce projet hors norme, qu'elle a tenu durant un an. Dans une langue acérée, sur fond de projections de ses vidéo clips, dessins, photomontages, notes et griffonnages insolents, la chanteuse divulgue les méandres d'une mise à nu, et la façon dont ce parcours intime (à la fois loufoque et douloureux) est entré en résonance avec les textes du dramaturge argentin Rodrigo Garcia, élevé pour la cause au rang de guide spirituel. Fertilisé par de l'intime et de l'universel, du spontané et du réfléchi, du grave et du déconnant, *Je garde le chien* défend l'idée d'une «chanson contemporaine», au sens où il existe déjà une danse et un théâtre affublés de la même épithète. **Stéphane Capron**

Avignon off - La Manufacture

6-26 juillet 2017- (relâches les 12 et 19 juillet)

6 juillet 2017